

> FRANÇAIS

Questionnements complémentaires

L'homme est-il maître de la nature ?

Séquence : *Construire un feu*, de Jack London

Supports

- Jack London, *Construire un feu* (1902), traduit de l'anglais par Paul Gruyer et Louis Postif, traduction revue et complétée par Frédéric Klein, édition Phébus, collection Libretto, 2007 ;
- Jack London, *Construire un feu* (1908), traduit de l'anglais par Paul Gruyer et Louis Postif, traduction revue et complétée par Frédéric Klein, édition Phébus, collection Libretto, 2007 ;
- Chabouté, *Construire un feu* (d'après la nouvelle de Jack London), éditions Glénat, Vents d'Ouest, 2007.

Présentation de la séquence

La nouvelle *Construire un feu* s'inscrit dans le genre du récit d'aventures. Mais il s'agit également d'une réflexion sur le pouvoir de l'Homme à maîtriser le monde, ici la nature implacable du Grand Nord.

Jack London a écrit deux versions de cette nouvelle, à six ans d'intervalles, l'une avec une fin heureuse, l'autre avec une fin tragique. Ainsi, comparer les deux versions, c'est observer le passage du récit de fait-divers au récit exemplaire, qui vise une vérité morale.

L'étude de ces deux versions permet ainsi « une approche plus fine des caractéristiques des genres et des registres utilisés pour produire des effets sur le lecteur. », et un « travail d'interprétation et d'élaboration d'un jugement argumenté » (Programme de français du cycle 4, Lecture et compréhension de l'écrit et de l'image).

En accompagnant ces lectures d'un travail sur l'adaptation en bande-dessinée de Chabouté, on peut également montrer comment chaque médium utilise les spécificités de son langage pour produire les mêmes effets chez le lecteur.

Domaines du socle commun

Domaine 1 : « Les langages pour penser et communiquer »

Domaine 5 : « Les représentations du monde et l'activité humaine »

Description de quelques activités

Entrée dans la séquence

« Lire des images. »

« Exprimer ses sensations, ses sentiments, formuler un avis personnel à propos d'une œuvre ou d'une situation en visant à faire partager son point de vue. »

Pour faciliter l'entrée des élèves dans la lecture et créer un horizon d'attente, on pourrait proposer aux élèves une description de deux vignettes tirées de l'adaptation de Chabouté. Ces deux vignettes (respectivement page 8 et page 59 de l'album) montrent le portrait du héros au début et à la fin de la nouvelle. La comparaison des deux vignettes donne lieu à la formulation d'hypothèses de lecture qui peuvent se confronter dans un débat au sein de la classe, hypothèses que les élèves seront amenés à vérifier par leur lecture de la première version de la nouvelle.

Anticiper la fin de la nouvelle

« Reconnaître les implicites d'un texte et faire les inférences et hypothèses de lecture nécessaires. »

« Pratiquer l'écriture d'invention. »

Si la nouvelle est donnée à lire en deux fois (d'abord du début jusqu'au moment où le héros tombe dans une mare d'eau et se retrouve les pieds mouillés, puis jusqu'à la fin, ce qui coupe la nouvelle en deux parties à peu près égales), on peut demander aux élèves d'imaginer la suite et la fin de l'histoire, sous la forme d'un résumé ou au contraire en travaillant l'exercice de la suite de texte. Dans un cas comme dans l'autre, le plus intéressant est de demander aux élèves de justifier leur choix par écrit et d'explicitier les indices du texte qu'ils ont sélectionnés. L'hypothèse d'une fin heureuse (héros indemne, ou survivant mais marqué par cette aventure) et d'une fin malheureuse (mort du héros) pouvant être chacune envisagée.

Comparaison des deux incipits (et des deux fins)

« Élaborer une interprétation de textes littéraires : Formuler des impressions de lecture. Percevoir un effet esthétique et en analyser les sources [...] établir des relations entre des œuvres littéraires. »

« Construire les notions permettant l'analyse et la production des textes et des discours. »
La comparaison de l'incipit de la version de 1902 avec celui de la version de 1908 permet d'aborder la question de la visée du texte (ou plutôt des visées, puisqu'il y a entre les deux versions une nette évolution du particulier vers le général) et des moyens employés par l'auteur pour y parvenir. (Désignation du personnage « Tom Vincent » dans la première, qui devient « l'homme » dans la seconde ; inscription dans un cadre spatio-temporel précis et explicitation du but de la quête dans la première, début *in media res* et description du paysage dans la seconde ; introduction du personnage du chien).

On pourrait envisager que les élèves, suite à la lecture du second incipit, forment à l'oral (après un écrit préparatoire) un jugement de goût en leur demandant d'indiquer quel est pour eux l'incipit le plus réussi et de justifier leur avis. Un débat peut être organisé pour confronter les jugements.

Le même travail peut être mené en comparant la fin des deux versions, en s'interrogeant sur le changement de signification de l'œuvre engendré par les fins différentes.

Pour différencier selon le niveau de compétences des élèves, on peut envisager de faire lire le texte complet de la deuxième version, plus long que la première (7000 mots environ au lieu de 3000), ou bien proposer un parcours de lecture.

Lecture de l'image : adapter *Construire un feu* en bande-dessinée

« Lire des images, des documents composites. »

« Lire et comprendre des images fixes. »

L'étude de quelques vignettes et de quelques planches de l'album de Chabouté permet d'étudier comment le langage iconographique, et celui de la bande-dessinée en particulier, peut dire l'isolement de l'homme dans une nature hostile (utilisation du noir et blanc ; place de la couleur ; fond blanc de certaines vignettes ; jeux de cadrages ; planches descriptives, sans figure vivante ; planches sans texte ; etc.).

Écrits de réception, construction d'un point de vue personnel et argumenté sur l'œuvre

« Élaborer une interprétation de textes littéraires : Formuler des impressions de lecture. »

En vue d'aider les élèves à formuler leurs impressions de lecture et à construire un point de vue personnel, on peut proposer une série de vignettes de l'album de Chabouté illustrant divers moments et aspects du récit. Les élèves peuvent être amenés à noter un commentaire pour chaque vignette (rédactions de titres, explicitation des sentiments ressentis lors de la lecture, des effets visés par l'auteur d'après l'élève...). On peut également demander aux élèves de choisir la vignette qui leur semble le mieux représenter la nouvelle et de justifier leur choix à l'oral ou à l'écrit.

On pourrait également proposer aux élèves de rédiger et d'enregistrer une « chronique littéraire » pour présenter la version de *Construire un feu* qu'il préfère. On peut s'appuyer par exemple sur l'émission « 1 livre 1 jour » pour repérer les caractéristiques de cet exercice (résumé du livre, lecture d'un extrait, présentation de l'auteur, avis personnel avec l'utilisation d'un lexique mélioratif, etc.).

Supports possibles :

Émission « 1 livre 1 jour » du 16 mars 1996, présentée par Olivier Barrot, sur la nouvelle [Construire un feu](#)

Émission « 1 livre 1 jour » du 4 mars 1998, George Perec, Yvan Pommeau, [Je me souviens](#)

Émission « 1 livre 1 jour » du 22 avril 1992, Daniel Pennac, Kamo, [l'agence Babel](#)

Émission « 1 livre 1 jour » du 11 septembre 2004, Marcel Pagnol, [La Gloire de mon père](#)

Émission « 1 livre 1 jour » du 12 avril 2000, Jean Tardieu, [Finissez vos phrases !](#)

Émission « 1 livre 1 jour » du 8 janvier 2003, Raymond Quenau, [Exercices de style](#)

Émission « 1 livre 1 jour » du 31 mai 2006, Timothée de Fombelle, [Tobbie Lolness](#)

Émission « 1 livre 1 jour » du 1 décembre 1999, Tomi Ungerer, [Otto](#)

Textes (extraits)

Incipit de la première version (1902)

Dans le monde entier, pour voyager par terre ou par mer, on considère généralement qu'il est désirable d'avoir un compagnon. Au Klondike, comme Tom Vincent s'en rend compte, c'est absolument essentiel. Cependant, ce n'est pas la théorie qui le lui apprend : il en fit l'amère expérience.

« Ne voyagez jamais seul », est un principe du Grand Nord. Il l'avait entendu dire bien des fois et il s'était contenté d'en rire. Car c'était un grand gaillard jeune et solide, bien charpenté, bien musclé, [...] ayant confiance en lui-même, dans la solidité de sa tête et la vigueur de ses mains.

C'est par une triste journée de janvier qu'il fit cette expérience qui lui permit d'acquérir le respect du froid et de la sagesse des hommes qui se sont battus contre lui.

Il avait quitté Calumet Camp, sur le Yukon, avec sur le dos un léger paquetage, pour remonter Paul Creek, jusqu'à la ligne de partage des eaux qui sépare cette vallée de Cherry Creek, où ses camarades étaient en train de prospecter et de chasser l'orignal.

Il faisait soixante degrés au-dessous de zéro et il avait à parcourir trente milles d'une piste solitaire, mais il ne s'en inquiétait pas. En réalité, cela lui plaisait : il marchait à longues enjambées dans le silence, un sang chaud coulait dans ses veines, il avait l'esprit exempt de soucis - bref, il était heureux. Car lui et ses copains étaient certains d'avoir trouvé un filon, là-bas, sur la ligne de partage des eaux de Cherry Creek ; de plus, venant de Dawson, il allait les rejoindre en leur apportant de joyeuses lettres en provenance des États-Unis. [...]

Incipit de la seconde version (1908)

L'aube était apparue, froide et grise, très grise et très froide, lorsque l'homme quitta la piste principale du Yukon pour gravir la rive abrupte où un chemin étroit et peu fréquenté conduisait vers l'est à travers une épaisse forêt d'épicéas. La pente était raide et, arrivé au sommet, il fit une pause pour reprendre haleine en se donnant l'excuse de regarder sa montre. [...] C'était une belle journée, et cependant un voile imperceptible semblait s'étendre sur toutes choses - une légère obscurité qui assombrissait le jour et était due à l'absence du soleil. L'homme n'en était pas inquiet. Il y était habitué. Cela faisait des semaines qu'il n'avait pas aperçu le soleil, et il savait qu'il faudrait encore quelques autres jours avant que le globe joyeux, dans sa marche vers le sud, apparaisse un instant au-dessus de l'horizon pour disparaître aussitôt à la vue.

[...] En dessous de lui s'étendait le Yukon, large d'un mille et prisonnier sous trois pieds de glace. Et cette glace elle-même était ensevelie sous trois pieds de neige. Toute cette neige immaculée était agitée de molles ondulations à l'endroit où des blocs s'étaient formés lors du gel du fleuve. Vers le nord et vers le sud, aussi loin que son œil pouvait porter, c'était partout une blancheur infinie, à l'exception d'une mince ligne sombre qui serpentait du sud au nord, contournant deux îles couvertes d'épicéas, avant de disparaître. Ce trait sombre, de la minceur d'un cheveu, était la piste - la piste principale - qui conduisait vers le sud, à cinq cents milles, vers le Chilcoot, Dyea et l'eau de l'océan, et vers le nord, à soixante-dix milles, à Dawson, puis, à un millier de milles, à Nulato, pour finir à Saint-Michaël, sur la mer de Bering, un millier et demi de milles plus loin.

Mais tout cela - la mystérieuse ligne de la piste se perdant dans les lointains, l'absence de soleil dans le ciel, le froid terrible qui sévissait, l'atmosphère étrange du paysage - ne troublait nullement notre homme. [...] Cinquante degrés au-dessous de zéro, cela voulait dire quatre-vingts degrés de gel. Il était incommodé par ce froid, voilà tout. Cela ne le poussait pas à méditer sur sa fragilité personnelle, ni sur la fragilité de l'être humain en général, qui ne peut supporter les excès du chaud et du froid ; et cela ne l'entraînait pas non plus à risquer des hypothèses sur l'immortalité et la place de l'homme dans l'univers. [...] Cinquante degrés au-dessous de zéro, c'était un fait, et rien de plus. L'idée ne lui serait jamais venue d'aller chercher plus loin.

Fin de la première version (1902)

[...] le feu gagnait régulièrement. Alors il se mit à l'œuvre pour se tirer d'affaire. Des mesures héroïques étaient nécessaires : il en était réduit à cette extrémité, il prit donc ces mesures.

Alternativement, il frottait ses mains de neige et les exposait à la flamme ; de temps à autre, il les battait contre les troncs d'arbres les plus durs. Il parvint ainsi à rétablir sa circulation de manière à les rendre utilisables. À l'aide de son couteau de chasse, il détacha les courroies de son sac, déroula sa couverture et sortit des chaussettes et des chaussures sèches.

[...]

Il travailla ainsi pendant trois heures, jusqu'à ce que les pires effets du gel aient été neutralisés. Toute cette nuit-là, il resta à côté du feu, et ce n'est que tard le lendemain qu'il entra dans le camp de Cherry Creek en boitant lamentablement.

En un mois, il redevint capable de se tenir sur ses pieds, mais, après cet épisode, ses orteils devaient toujours rester très sensibles au froid. Quant aux cicatrices de ses mains, il savait qu'il les emporterait dans la tombe. Et il répète à présent le précepte du Grand Nord : « Ne voyagez jamais seul ! »

Fin de la seconde version (1908)

[...] Il lui semblait bizarre de pouvoir courir comme il le faisait, avec des pieds si gelés qu'il ne les sentait plus quand ils touchaient le sol et portaient le poids de son corps. Il avait l'impression d'effleurer la terre sans avoir aucun contact avec elle. Un jour, il avait vu quelque part un Mercure ailé, et il se demandait si Mercure éprouvait la même sensation en rasant la surface du globe.

Sa théorie de courir jusqu'au camp et aux camarades avait un défaut : il lui manquait l'endurance nécessaire. Plusieurs fois il trébucha, et en fin de compte il chancela, perdit l'équilibre et tomba. Quand il essaya de se relever, il échoua. [...]

Et pendant tout ce temps le chien suivait sur ses talons, à la même allure. Lorsqu'il tomba pour la deuxième fois, l'animal replia sa queue sur ses pattes de devant ; assis en face de lui, il le fixait d'un regard étrange et impatient. Il avait chaud, lui, et était en sécurité ; furieux, l'homme l'injuria et le chien coucha les oreilles en signe d'apaisement. Cette fois, les frissons revinrent plus vite. Il était en train de perdre sa bataille contre le gel, qui s'insinuait partout dans son corps. Cette pensée le poussa à repartir, mais il ne courut qu'une centaine de pieds, chancela et tomba la tête la première. Ce fut son ultime panique.

Quand il eut repris sa respiration et son sang-froid, il s'assit et songea à affronter la mort avec dignité. [...]

Il imagina ses camarades, le lendemain, en train de trouver son cadavre. Soudain il se vit avec eux, explorant la piste et se cherchant lui-même. Et toujours avec eux, à un coude de la piste, il découvrirait son corps gisant dans la neige. Il ne s'appartenait plus, car même à ce moment il était en dehors de lui-même, debout avec les gars, en train de se regarder dans la neige. Sûr qu'il faisait froid, songea-t-il. Quand il serait de retour aux États-Unis, il pourrait raconter aux copains ce que c'était qu'un vrai froid. Puis il revit le vétérinaire de Sulphur Creek. Il le voyait nettement, bien au chaud, en train de fumer sa pipe.

- Tu avais raison, vieille bique, lui murmura-t-il ; tu avais raison.

Alors l'homme s'assoupit dans un sommeil qui lui parut le meilleur et le plus agréable qu'il eût jamais connu. Assis en face de lui, le chien attendait. [...] Tandis que le crépuscule avançait, l'envie impatiente du feu le posséda : il ne cessait de relever et d'abaisser ses pattes de devant en gémissant doucement, puis coucha les oreilles, car il craignait une réprimande de l'homme. Mais ce dernier restait silencieux. Ensuite, le chien gémit plus fort. Et, plus tard encore, il rampa vers l'homme et flaira la mort. Alors, les poils hérissés, il recula. Il attendit encore un peu, hurlant sous les étoiles qui sautaient, dansaient et brillaient d'un vif éclat dans le ciel glacé. Puis il fit volte-face et remonta la piste au trot en direction du camp qu'il connaissait, où se trouvaient les autres pourvoyeurs de nourriture et de feu.

Retrouvez Éduscol sur

